

Une étoile filante (en marge de la Correspondance Paulhan-Petitjean)

Mercier, Pascal
The University of Sheffield

<https://doi.org/10.15017/18954>

出版情報 : Stella. 29, pp.189-193, 2010-12-20. 九州大学フランス語フランス文学研究会
バージョン :
権利関係 :



Une étoile filante (en marge de la *Correspondance Paulhan-Petitjean**)

Pour Estelle, Idil, etc.

Pascal MERCIER

Au firmament de la gloire littéraire il y a de très visibles planètes (en m'en tenant aux auteurs de langue française, disons : Rimbaud, Proust, Céline), de nombreuses étoiles de tailles diverses (dont la luminosité peut à l'occasion faiblir à cause d'un « purgatoire » qui confine à l'éclipse), et puis il y a enfin des météorites au parcours intense mais bref : ceux que l'on pourrait qualifier de brillants espoirs aux ambitions déçues ou aux promesses non tenues ; mais on se gardera pour autant de les confondre avec les auteurs du second rayon, qui sont à la vie littéraire ce que les seconds rôles sont au cinéma : d'indispensables faire-valoir aux acteurs de premier plan.

La postérité n'est pas tendre envers ces étoiles filantes, comme si on leur reprochait rétrospectivement d'avoir abusé de la confiance qui leur a été faite et on leur accorde rarement une seconde chance (soit, en termes éditoriaux, des rééditions). Immanquablement il y a, chez leurs contemporains qui avaient partagé leurs enthousiasmes d'apprentis du métier des lettres comme une sorte de gêne pudique à évoquer leur cas ; on s'en doute l'histoire, qu'elle soit littéraire ou autre, n'aime guère les vaincus... Si nous saisissons l'occasion, offerte par la publication de sa correspondance avec Jean Paulhan, d'éclairer la figure de l'un d'entre eux c'est qu'il nous semble tout à la fois typique de ces occupants « météoriques » de l'empyrée littéraire mais aussi d'une chute dans l'oubli qui, en définitive, ne fut jamais totale au point que l'on peut parler dans ce cas particulier d'un rétablissement, qui dépasse de loin le stade anecdotique. Arrêtons-là

(*) *Correspondance* à paraître en janvier 2011, par les soins de Martyn CORNICK, Paris : Gallimard, coll. « Les Cahiers de la NRF », 742 pp.

les préambules pour entrer dans le vif du sujet.

Qui se souvient aujourd'hui d'Armand Petitjean (1913-2003) ? Presque personne selon Google qui fait passer les occurrences du nom de ce jeune espoir de *La NRF* des années 1930 et 1940 loin derrière celui de son père, le grand parfumeur Armand Petitjean (1884-1969), et celui d'un peintre homonyme (1909-2004). Pourtant, en usant encore de l'internet (www.centenaire-nrf.fr/), on pourra facilement accéder, dans les sommaires de la plus prestigieuse des revues du XX^e siècle (sous son propre nom ou simplement sous son prénom), à la cinquantaine de ses contributions entre 1935 et 1943 qui cachent en fait une collaboration plus constante (puisqu'il rédigea avec Bernard Groethuysen la majeure partie des « Bulletins » qui clôturaient les livraisons à partir d'avril 1937). En outre, un séjour en bibliothèque permettra de lire dans *Vendredi*, *Idées* ou *Mesures*, l'essentiel de ce qu'Armand Petitjean a publié dans la presse mais aussi ses six ouvrages imprimés, tous épuisés : *Imagination et réalisation* (Denoël, 1936), *Le Moderne et son prochain*, *Présentation de Swift*, *Morceaux choisis de Buffon* et *Combats préliminaires* (Gallimard, 1938, 1939, 1939 et 1941), *Mise à nu* (Vigneau, 1946) et un nombre encore plus grand de traductions (Auden, Jünger et Koestler, pour ne citer que les plus illustres). Toutefois il faudrait y ajouter la part non avouée (celle du petit ouvrage signé par Lina Morino : *La Nouvelle Revue Française dans l'histoire des lettres*, Gallimard, 1939) et aussi celle des projets non aboutis, avec les volumes inédits *Nouvelle Révolution française*, *L'Œil* ou encore *Saint-Just*. Ainsi la première constatation qui s'impose sur le plan bibliographique c'est bien, de 1936 à la fin de la décennie 1930 la manifestation d'une fébrile suractivité sous le signe à la fois d'une précocité et d'une intensité de sa production intellectuelle. Pour autant, afin de mieux saisir sa personnalité, il faut aussi parler de l'homme et, en premier lieu, d'où il vient.

Fils du fondateur des parfums Lancôme, Petitjean eut une jeunesse comparable à celle d'A. O. Barnabooth (le jeune milliardaire du livre de Larbaud) sans connaître pour autant un excès de richesse tel qu'il aurait fini par l'étouffer, par une satiété trop vite atteinte. Au contraire de Barnabooth (et de Larbaud), il ne connut pas le malheur de perdre jeune son père et d'avoir à affronter une mère possessive. Selon un schéma tout aussi classique, les deux Armand Petitjean (père et fils) s'affrontèrent, se disputèrent et se déchirèrent jusqu'à une réconciliation quelques années

avant le retrait du père, lorsque le fils entra enfin dans le giron entrepreneurial (le temps de remettre Lancôme sur pied et de le céder à des mains plus expertes que les siennes en fait de parfumerie). Dans ce contexte familial deux éléments frappent : le besoin de s'affirmer en opposition à son milieu (tout en bénéficiant d'une position favorisée qui lui permettait de n'avoir rien à sacrifier aux soucis matériels) et enfin une exceptionnelle ouverture sur le monde pour son temps. Cette ouverture avait été favorisée par son enfance en Amérique Latine et des dons de polyglotte acquis lors de fréquents séjours à l'étranger (Paulhan pourra affirmer sans rire le 10 juillet 1937 à Gallimard, que Petitjean parlait « six langues (y compris le Joyce) et a lu quelques trente mille livres » (ce qui, compte tenu de son âge, voudrait dire deux à trois livres par jour depuis le moment où il aurait quitté le berceau...)).

Jeune khâgneux, il échoue au concours de Normale mais en publiant à vingt-trois ans son premier opus de réflexion philosophique, *Imagination et réalisation*, il impressionne plus ses proches contemporains que s'il avait passé tous les concours à la fois. Conduit vers *La Nouvelle Revue Française* par le linguiste Michel Bréal, il bénéficie à la fois du parrainage de Gaston Bachelard et de Jean Rostand, tous deux éblouis par sa précocité et l'ampleur de ses curiosités. L'adoubement définitif, ce sont Jean Paulhan puis Jean Schlumberger qui vont le lui donner en faisant de lui le représentant de la jeunesse dans la revue. Ce qu'il est intéressant de noter, c'est qu'il tombait à pic en raison de la conjoncture délicate qui suivit la crise des accords de Munich. *La NRF*, opposante vigoureuse de ces accords, est alors en proie à une polémique alimentée discrètement par le Quai d'Orsay et dont le cavalier blanc était Emmanuel Berl (un autre jeune espoir de la maison Gallimard quinze ans plus tôt). Pouvoir compter sur un porte-parole jeune et déterminé, tel que Petitjean, renforçait le clan assez dépeuplé des anti-Munichois. En figure de proue des anti-défaitistes, Petitjean s'inspirait d'un néo-péguyisme quelque peu dévoyé qui va prospérer plus tard dans les rangs de la Collaboration.

Ce sont donc des atouts conjugués (dons philosophiques et ouverture cosmopolite alliés à l'intransigeance patriotique) qui assurent l'ascension fulgurante du jeune penseur dans l'écurie *NRF*. Il y suit, au pas de course, un itinéraire bien balisé : passage par l'antichambre *Mesures* pour ses textes les plus pointus (la préface d'*Imagination et réalisation* et

«l'exposé des motifs» de *L'Œil*), notes de recension de livres dans *La NRF*, puis «Air du Mois», échos signés du pseudonyme «Jean Guérin» (utilisé jusqu'alors presque exclusivement par Paulhan) et enfin «Chronique» bien mise en évidence, telle cette «Dictature de la France», très remarquée, en avril 1938. Rue de Beaune, à partir de là, il y a un phénomène d'accélération manifeste, comme le prouve cette lettre de Paulhan à Roger Caillois du 18 août 1938 projetant un comité restreint des jeunes de la revue, avec Caillois, Petitjean et Sartre... mais aussi, comme je l'ai indiqué plus haut, le fait qu'en moins de trois années Gallimard va publier sept volumes de Petitjean (au cinq déjà mentionnés il faut ajouter deux traductions d'ouvrages savants : celui de Solly Zuckermann sur *La Vie sexuelle des singes* et celui de Rogers Rusk sur *Les Atomes*). Ce rythme soutenu ne résista pas, logiquement, à la Drôle de Guerre et à la Campagne de France au cours de laquelle Armand Petitjean fut grièvement blessé à la main droite. On peut aussi suggérer que cette mutilation marque pour lui, symboliquement, une sorte d'adieu à la littérature (mais aussi à la vie personnelle, comme il le marque dans une lettre à Paulhan du 21 août 1942 où l'on sent percer toute son amertume).

La défaite pour les cervelles échauffées de l'avant-guerre (ceux que l'on a hâtivement rangés sous l'étiquette, commode mais floue, des «non-conformistes des années 1930») fut un supplice de Tantale. Comment résister aux sirènes de ce qui se présentait comme la chance historique de régénérer la France, lorsque l'on avait passé des années à réclamer publiquement cette renaissance ? La Révolution nationale a instrumentalisé la jeunesse et l'enrégimentement qui accompagna cette manœuvre réclamait un «chef». Il y a peu de doute que Petitjean aspira dans les deux premières années de l'Occupation à remplir ce rôle et les diverses intrigues qu'il noua à Vichy autour des «Compagnons de France» et de «Jeune France» témoignent de sa poursuite de plus en plus pathétique de ce destin césarien. Pour ces ambitieux sectateurs du mouvement, Vichy fut le lieu de toutes les frustrations (ce qui était somme toute prévisible puisqu'à mesure du retournement de fortune militaire des Nazis, le régime Vichyssois ne pouvait qu'adopter la plus pesante des inerties pour justifier sa compromission initiale). S'étant rapproché de la zone la plus dynamique de la Révolution Nationale, les intellectuels doriotistes, Petitjean devint suspect à la frange anti-allemande du nouveau régime. Le discours de surenchère, en appa-

rence collaborationniste, qui fut le sien en 1942-1943, ne tranchait guère de celui de ses nouveaux amis mais il était plus dicté par une désillusion que par des soucis de carrière (on peut même penser qu'en adoptant ces positions il brûla ses vaisseaux, comme le fit Drieu). Le retournement de ses soutiens chez Gallimard est perceptible (à l'exception de Paulhan qui, tout en prenant ses distances, ne l'abandonna jamais). À la fin 1942 ou au début 1943, c'est Dionys Mascolo, condisciple de Michel Gallimard et tout jeune sous-fifre dans la maison, qui est chargé d'éconduire son manuscrit *La Lutte finale* ; le 16 mars 1943, Schlumberger écrit symptomatiquement à Paulhan : « il faut qu'Armand P. soit bien près du suicide pour tomber dans une telle confusion de pensée et un tel torchis d'écriture. En voilà un qui aura bien imbécilement gâché toutes ses chances ». Plus dure semblait s'annoncer la chute.

Elle n'intervint cependant pas comme on s'y attendrait avec la fin de la Seconde Guerre mondiale et plusieurs raisons contribuèrent à enrayer cette spirale descendante à partir de la fin 1943. La première, c'est qu'en définitive Petitjean ne se trompa qu'un bref moment de camp. En ayant pris contact avec le B. C. R. A., puis en maintenant des liens avec le réseau de résistance Alliance, ce n'est pas avec les plus marqués des Collaborateurs à Sigmaringen qu'il va se trouver à la fin 1944 mais au sein de la Première Armée française à la tête d'une section de Tabors marocains (où il reçut deux citations). La seconde, c'est ce milieu familial qui vint opportunément le mettre à l'abri du besoin. Mais de toute évidence le cœur n'y était plus. Echaudé, Armand Petitjean ne rompit toutefois jamais avec le milieu littéraire, ni avec les cercles politiques, mais il opta de lui-même pour les seconds rôles, celui des « shoguns » de l'ombre, qui préfèrent influencer que s'exposer. Son domaine de prédilection, à partir des années 1960, sera l'écologie politique et l'on ne manquera pas le jour où ce mouvement trouvera son historien de voir qu'il y exerça une discrète mais très réelle influence. Lorsque j'avais rencontré Armand Petitjean en février 1982, il m'avait avoué — avec une pointe d'ironie — qu'il avait été le « Jacques Attali de sa génération » (ce qui n'était pas une marque de modestie tant on faisait, alors, du « conseiller spécial de l'Elysée » le *deus ex machina* du nouveau régime). Cette ancienne étoile, pour s'être volontairement retirée du firmament littéraire, se résignait mal, pour autant, à ne plus briller.